L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 JUILLET 1894

67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 23 JUILLET 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LE SILENCE EST D'OR.

Il paraît que les directeurs des journaux anglais viennent de recevoir la circulaire suivante, signée par une centaine de membres de la Chambre des Communes:

"Nous avons constaté, à notre vif regret et avec une profonde tristesse, qu'une certaine partie de la presse anglaise marque une tendance fâcheuse à entrer dans une foule de détails inutiles dès qu'il s'agit d'affaires sensationnelles comportant l'immoralité, la brutalité et particulièrement les choses qui s'adressent aux instincts de libertinage chez les lecteurs. Nous visons surtout les affaires de divorce, de séduction et autres du même genre."

Voilà une circulaire fort sage. Que vont répondre les directeurs des journaux anglais? Mon Dieu, je vois ça d'ici. Les uns ne répondront rien; par déférence pour le Parlement, par crainte de l'émotion qu'a dû soulever sa démarche, ils se surveilleront durant un mois ou deux, puis laisseront tout doucement les choses reprendre leur train accoutumé. Les autres, tout en approuvant les termes de la circulaire et en s'inclinant bien bas devant l'intervention de la Chambre des Communes, lui feront respectueusement observer qu'ils ne sont pas les premiers coupables; c'est la faute du public qui se montre très friand de ces sortes de renseignements; ils sont bien obligés de contenter sa curiosité, de le servir à son goût.

C'est la raison ou, si vous préférez ce terme, c'est l'excuse qu'allèguent les journalistes, quand on leur adresse le reproche que viennent de formuler les membres de la Chambre des Communes:

—Prenez-vous-en au public, disent-ils.

L'excuse est-elle aussi valable qu'ils ont l'air de le croire?

Il y a quelques mois, comme je venais d'entrer dans la rédaction du *Petit Journal*, je pris fort innocemment pour thème d'un de mes articles un procès qui venait de se dérouler à la police correctionnelle; c'était justement un de ces procès que vise la circulaire de ces messieurs des Communes. Quelques journaux en avaient donné le compte rendu avec un grand luxe de détails. Bien entendu que je ne m'étais pas amusé à le conter de nouveau; j'y avais puisé, ainsi que je fais toujours, la matière de quelques réflexions philosophiques, de quelques bons conseils de morale courante.

Le lendemain l'article ne parut pas, et je reçus de mon rédacteur en chef une lettre où il me priait de passer chez lui.

—Ecoutez! me dit-il, voici votre manuscrit; nous ne pouvons l'insérer; nous nous sommes fait au *Petit Journal* une loi de ne jamais parler de ces sortes d'affaires.

—Pardon! répondis-je, je n'en ai point parlé, à vrai dire; elle n'a été pour moi qu'un prétexte à écrire un chapitre qui se pourrait lire dans la *Morale en action*.

—Oui, mais vous avez bien été obligé de mentionner le procès et l'aventure qui en faisait l'objet. Eh bien! ce procès pour nous n'existe pas; nous n'en avons pas soufflé mot, même à titre d'information ou de nouvelle. Voyez notre rubrique: *Tribunaux*.

—Ma foi! je n'y avais pas pris garde. N'en parlons plus; c'est peut-être vous qui avez raison.

J'avoue que sur le premier moment le scrupule m'avait paru excessif. Il faut bien, si l'on veut détourner les lecteurs du vice, commencer par leur avouer que le vice existe et le caractériser de ses traits propres. Les prédicateurs eux-mêmes ne sont-ils pas forcés, quand ils tonnent contre les mauvaises mœurs, de dire ou de laisser entendre ce que peuvent être ces mauvaises mœurs? Tout ce que les mères de famille sont en droit d'attendre de leur prudence, c'est qu'ils le fassent en termes mesurés, en langage circonspect. Pourquoi, nous autres, moralistes laïques, ne nous laisserait-on pas la même latitude?

Et puis, somme je rentrais chez moi, tournant selon mon habitude l'incident en tous les sens et l'examinant sous toutes ses faces:

—Au fond, me disais-je, ils ont raison, au *Petit Journal*, d'avoir pris cette détermination et de s'y tenir avec une intransigeance un peu farouche. Il est très vrai que le public est, de sa nature, ami des commérages et même des commérages malsains. Mais cette passion ne se développe chez lui que là où l'occasion lui est offerte de l'exercer. Où il n'y a rien, dit le proverbe, le roi perd ses droits. Supposez un homme chez qui le sang pétille à l'idée de risquer son argent au jeu: s'il n'y a chez lui ni roulette, ni courses, ni baccarat, ni petits chevaux, sa passion s'éteint faute d'aliments.

Et il en est de même de toutes les autres passions. Je ne veux point chercher d'autres exemples, puisque ce journal impose une extrême réserve à ceux qui ont l'honneur d'y écrire. Mais ses exemples, vous en devinez aisément la nature sans que j'ai besoin d'insister.

Il y a en physiologie une question qui est incessamment débattue: est-ce la fonction qui crée l'organe, ou si c'est l'organe qui donne naissance à la fonction? en d'autres termes et en termes plus clairs: est-ce le besoin de voir qui a poussé la nature à ouvrir chez l'homme le porte des yeux? ou est-ce parce que la nature nous a donné des yeux que nous voyons la lumière?

Et bien! cette question se retrouve en morale aussi bien qu'en physiologie. Est-ce le jeu qui crée et développe la passion; ou la passion crée-t-elle le jeu?

Ce qu'il y a de certain en physiologie, c'est qu'un organe dont on ne se sert point ne tarde pas à s'atrophier. On a trouvé dans des cavernes souterraines où ne pénétrait jamais la lumière du jour des poissons qui vivaient dans les eaux obscures de lacs souterrains. Ces poissons n'avaient plus que la place des yeux; les yeux avaient disparu; l'organe avait péri avec la fonction qui l'avait rendu nécessaire.

On en peut dire autant des passions; elles languissent et se meurent dans les milieux où elles ne trouvent pas à s'alimenter, comme la bonne graine dont parle l'Evangile, qui ne lève pas quand elle tombe sur la pierre sèche.

Oui, sans aucun doute, le public a la passion du scandale; il est agréablement chatouillé dans ses fibres les plus secrètes quand on lui conte sur des faits scabreux une foule de menus détails qui éveillent, qui surexcitent sa curiosité. Cette curiosité, c'est ce que j'appellerai l'*organe*. Il préexiste chez l'homme, comme les embryons d'yeux atrophiés chez les poissons des lacs souterrains. Mais cet organe ne se développe que s'il trouve à fonctionner; je veux dire que le goût de potins malpropres ne s'exacerbe chez lui que si on lui en sert tous les jours, que si on le fouette en le satisfaisant.

Nous ne devons pas, nous autres journalistes, rejeter toute la faute sur le public; car nous en avons notre part et notre grande part. Si le public se complaît aux vilenies des méchants commérages, c'est que nous avons agi avec lui comme ces imprudentes nourrices qui se font bien venir des bébés en flattant leurs instincts de gourmandise, au détriment de leur santé. Nous avons nourri, nous avons exaspéré le mal dont nous faisons aujourd'hui une excuse.

La preuve que cette excuse est médiocre, c'est précisément que le *Petit Journal* garde son immense clientèle, sans faire sur ce point délicat aucune concession. Il a démontré la vérité du proverbe arabe qui dit que si la parole est d'argent le silence est d'or.

FRANCISQUE SARCEY.

Congrès culinaire.

Et maintenant, messieurs, nous allons aborder la question palpitante par excellence, la question caséale....

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE.

BAZEILLES-LE-MAUDIT.

I

D'une voix tremblante, Mme Lavidry demanda:

—Ainsi, tu l'aimes? tu l'aimes toujours?

—Oh! grand'mère! si vous saviez combien il est malheureux.

Si vous saviez combien de fois nous avons pleuré ensemble, en prévoyant le chagrin que nous allions vous causer!

—Alors, il continue de t'aimer? Tu en es sûre?

—Certes! dit-elle avec un orgueil confiant.

—Et il n'a pas de plus ardent désir que de t'avoir pour sa femme?

—Depuis si longtemps il voulait venir, grand'mère.... mais il fallait tout dire, tout avouer, et nous n'osions pas......

—Comment se fait-il qu'il ne soit pas ici?

—Je l'attends.

—Il savait donc qu'aujourd'hui?......

—Il savait qu'aujourd'hui j'en avais assez de te cacher mes angoisses et mes larmes, et que je serais morte si j'avais dû attendre plus longtemps.

—Celui que tu aimes, je le connais?

—Oui, oui, tu le connais assurément..

—Tu ne m'as pas dit son nom.... Il est digne de toi, de notre famille?.... Ton père ne rougira pas de te voir porter son nom?.... Pourquoi sembles-tu hésiter à me le dire?

En effet, une hésitation bizarre se manifestait chez Marthe.

—C'est que, dit-elle enfin, à plusieurs reprises je t'ai entendu, grand'mère, et j'ai entendu mon père aussi prononcer ce nom avec une sorte de rancune, même avec de la haine, comme si entre nous et la famille de celui que j'aime il existait quelque secret, quelque mystère du passé qui nous sépare et nous fait ennemis.

La grand'mère se troubla.

—Marthe! Marthe! de qui veux-tu parler?

Et comme la jeune fille se taisait, elle ajouta, et sa voix était basse et altérée:

—Ce n'est pas de Michel Mornas, n'est-ce pas?

Marthe plus pâle encore inclina la tête silencieusement.

—C'est de lui qu'il s'agit? dit la grand'mère.

—Oui, fit l'enfant comme en un souffle.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdues!

—Pourquoi, grand'mère, puisqu'il m'aime?

—Ton père ne consentira jamais à ce mariage......

—Puisque je l'aime!

—Jamais! Tu m'entends! Jamais!!

—Alors, je n'ai plus qu'à mourir......

Et l'enfant eut un regard affolé, éperdu vers le ruban argenté de la Meuse qui roulait ses eaux limpides et tentatrices entre deux parterres de fleurs.

La grand'mère comprit et jeta un cri d'horreur.

—Marthe! Marthe! à quoi viens-tu de penser?

Et elle la serra contre son cœur, en une étreinte désespérée.

—Je pense que puisque ma faute est irréparable, de par la volonté de mon père, il ne me reste plus qu'à l'expier....

—Ingrate! ingrate! que deviendrais-je sans toi? Je ne veux pas que tu aies de pareils projets.... Je te le défends.... Songe à ton père, à moi que ta mort tuerait......

Et comme le visage de Marthe restait inflexible, presque dur, Mme Lavidry ajouta bien bas et toute frémissante:

—Songe que tu vas être mère, que tu n'as plus le droit de mourir!......

Ce mot si doux et qui faisait prévoir le pardon, sur ces lèvres de femme, fondit la jeune fille qui pleura de nouveau.

—Que faire? Que faire, mon Dieu?

—Attendre! Espérer! Dans quelques jours ton père sera auprès de nous. Il y restera assez longtemps pour que nous puissions choisir l'heure convenable où il faudra lui tout apprendre.

—Hélas! grand'mère, après ce que tu m'as dit!......

Alors, la vieille dame, dont les yeux étaient rougis de pleurs, la baisa au front et lui glissa à l'oreille ce mot adorable:

—Nous le supplierons toutes les deux!......

—Tu me pardonnes donc, grand'mère, tu m'aimes donc encore?

—Te pardonner, il le faut bien, car ta faute est la mienne.... T'aimer, oui.... et il me semble que mon affection pour toi change de nature!.... je t'aimais alors que je te savais heureuse.... je t'aime autrement maintenant que je te vois digne de pitié......

—Oh! oui, mère, bien digne de pitié.. bien misérable....

—Et puis, je ne veux pas que tu meures!!

A cet instant, il se fit un bruit de pas sur le sable du jardin. Et l'on entendit la sonnette de la porte d'entrée qui tintait gaiement.

Marthe dit.

—C'est lui! c'est Michel!!

Elle voulut s'élancer vers la fenêtre pour s'en assurer.

Mme Lavidry l'en empêcha.

—Rentre chez toi, mon enfant.... Je vais lui parler!!

—Oh! grand'mère! ne le gronde pas! ne le gronde pas!

La porte, en bas, venait de s'ouvrir et de se refermer brusquement, avec fracas, sous la poussée nerveuse de quelqu'un d'enfiévré et d'impatient.

Puis un pas ferme monta rapidement les marches de l'escalier.

Il y eut, dans le large corridor qui coupait en deux le rez-de-chaussée de la villa, des exclamations, comme des cris de joie.... auxquelles répondit une voix sonore:

—Mais oui, c'est moi, ma vieille Rosalie!......

Et quatre à quatre le pas solide montait l'escalier et l'on entendait le son clair d'un sabre qui trébuchait contre les marches.

Les deux femmes se levèrent, affreusement pâles.

—Ce n'est pas lui! Ce n'est pas Michel!! qui donc?

—Cette voix! cette voix! ton père, oh! mon Dieu, c'est ton père!!

—Grand'mère.... aie pitié de moi!!

—Ne crains rien, sois calme.... je te protégerai, je te sauverai!....

—Je suis perdue, je suis perdue....

—Du calme, un peu de courage.... Remets-toi!.... Je te pardonne.... je t'aime.... Comme tu es pâle.... Je t'en prie.... Marthe,....

—Oui, grand'mère, dit-elle, se raidissant, morte d'effroi.

La porte s'ouvrit toute grande et dans l'encadrement apparaissait un capitaine d'infanterie de ligne, au visage tout à la fois énergique et doux, aux yeux souriants, et qui tendait les bras vers la grand'mère et vers la jeune fille.

—Maman! Ma fille!!

Et il se précipite vers les deux femmes éperdues. Il les presse contre sa poitrine. Il les embrasse avec des baisers avides, au retard d'un an, et accumulés au fond de son cœur, les baisers du fils qui adore sa mère, les baisers du père qui aime follement sa fille.

Elles sont si émues qu'elles répondent à peine à ses caresses.

—Vous ne m'attendiez pas, hein? J'ai eu mon congé huit jours plus tôt!...... J'ai voulu vous surprendre.... Et je crois que j'y ai réussi.

Et il recommence à les embrasser.

Elles se taisent. Elles vont se trahir. L'officier, étonné de cet accueil, les écarte un peu pour mieux les voir. Et il s'aperçoit alors qu'elles ont pleuré, que ces deux visages aimés sont défaits, fatigués. Et devant son regard leurs yeux se baissent.

—Eh bien, qu'est-ce? Quoi donc? Et il.... Voilà comme vous me recevez? Vous ne m'avez encore embrassé ni l'une ni l'autre?

La grand'mère sent que Marthe est près de défaillir. Tant d'émotions, coup sur coup, c'est trop pour la pauvre enfant.. Alors elle raffermit sa voix, elle compose son visage, elle appelle un sourire,—oh! quel sourire navré, désolé,—sur ses lèvres, et elle ment à son fils, elle ment pour la première fois de sa vie.

—Nous sommes bien heureuses, Georges. Comment peux-tu en douter? Seulement nous ne t'attendions pas.... et la surprise.... l'émotion.... nous avons cru, tout d'abord, à un malheur.... tu es toute pâle; est-ce que tu es malade? Dans toutes tes lettres, pourtant, tu me disais que tu te portais bien!....

La grand'mère le tranquillisa.

Alors, il se tourna vers Marthe dont l'angoisse faisait pitié.

—Et toi, non plus, tu sais, fillette, tu n'as pas bonne mine.... Jamais je ne t'ai vu cette figure là.... On dirait que tu relèves de maladie.... ou que tu es prête à prendre le lit.... Tu es souffrante!

—Non, père.... la surprise, sans doute......

—Possible! possible! murmura Lavidry.

Mais il les enveloppa toutes deux d'un regard inquiet, interrogateur.

Et un regard rapide, jeté sur Marthe, fait comprendre à la jeune fille qu'il faut qu'elle dissimule.

Plus tard, viendra l'aveu, quand elles auront eu le temps de se concerter, de préparer le père à une révélation aussi douloureuse.... Un pareil aveu, tout de suite, dans l'expansion de sa joie, de sa tendresse, non, non, ce serait horrible.. Plus tard!

La grand'mère et la petite fille cachent leurs secrètes souffrances, et bientôt l'officier les retrouve, tendres et empressées. et il ne quitte pas leurs mains!

—C'est égal, dit-il tout à coup en riant, vous m'avez fait peur, lorsque je suis entré, et vous n'êtes pas remises encore de votre émotion, car toi, maman,

Et les deux femmes, en frissonnant, se disaient:

—Il vient de deviner que nous lui cachons quelque chose.

Lorsqu'il les quitta pour entrer chez lui et faire sa toilette, les laissant seules un moment, Marthe tomba dans les bras de sa grand'mère:

—C'est horrible, mère, c'est horrible.. Je souffre trop!....

—Courage, t'ai-je dit.... Aie confiance en moi.... Laisse-moi faire!

Elle se calme, enfin, grâce à ces bonnes paroles. Mais à peine a-t-elle repris un peu de sang-froid qu'elle tressaille de nouveau.

Car, de nouveau, en bas, la sonnette a tinté.

Et la porte s'ouvre. Les deux femmes se regardent, les yeux pleins d'effroi.

—Cette fois c'est lui, c'est Michel Mornas!!

Elles l'avaient oublié....

Michel, qui de même que Marthe, venait de faire à l'aïeule l'aveu de la faute d'amour commise, qui, de même que Marthe, venait implorer son pardon et supplier qu'on lui donnât pour femme celle qu'il aimait de toutes ses forces

—Si mon père le voit, si mon père l'entend, nous sommes perdues, il comprendra.

—C'est vrai, il ne faut pas que ton père le voie....

Et elle répéta encore, machinalement:

—Plus tard! Plus tard!

L'homme montait, précédé par une domestique. La porte du salon s'ouvrit, livrant passage à un garçon de vingt-cinq à trente ans, de mise élégante et simple, de fière mine, grand et solidement bâti. Le visage franc prévenait en sa faveur. Les yeux noirs, vifs, pétillants, disaient son intelligence. Il salua Mme Lavidry avec un profond respect.

Puis son regard, un peu gêné, interrogea Marthe silencieuse.

L'enfant murmura, et ce fut presque si on l'entendit:

—Grand'mère sait tout, Michel!

Alors, il s'approcha de Mme Lavidry, qui était assise, et, avec un geste plein d'une grâce suprême, comme si déjà il se fût reconnu l'enfant de l'aïeule, il plia le genou devant elle, lui baisa la main et dit:

—Donnez-la moi, puisque nous nous aimons!

Et Marthe s'écriait, dans l'orgueil de son cœur, répondant ainsi à une défiance tout à l'heure manifestée par la vieille dame.

—Tu vois bien, grand'mère!!....

—Oui, je vois, il t'aime, tant mieux.. Tout n'est pas perdu sans doute.

Michel n'eut pas le temps de demander l'explication de cette parole.

On entendait, au-dessus, battant le parquet, allant et venant, le pas solide du capitaine Lavidry qui se levait sa toilette. Il venait d'ouvrir ses fenêtres et il chantonnait, heureux, épanoui devant le paysage familier à ses yeux, où il était né, devant la jolie rivière aux eaux vertes où il avait pêché étant gamin, devant les grands bois sombres de l'horizon, là-bas, vers la Belgique, où il avait chassé chevreuils et sangliers étant jeune homme.

—Monsieur, dit la gran'mère en tremblant, vous me voyez bien émue, non pas seulement de l'aveu pénible qui vient de m'être fait, mais de l'arrivée soudaine de mon fils...... Il faut que le père de Marthe ignore tout, au moins pendant quelques jours encore.... Et ce n'est vraiment pas l'heure où nous devons lui causer un pareil chagrin.... Retirez-vous donc, monsieur, je ne vous adresse aucun reproche.... vous aimez ma fille?

Les yeux de Michel se remplirent de larmes.

—Pouvez-vous en douter? dit-il.

—C'est bien.... Retirez-vous.... Tâchez que le père de Marthe ne vous aperçoive pas....Il faudrait expliquer votre présence, il faudrait lui dire quelle est votre démarche......

—Eh bien! madame, cette démarche..

—Ne m'interrogez pas..., je vous en prie. Allez, allez vite... Vous traverserez la cour. Vous sortirez par la porte verte du jardin et de là vous gagnerez la route de Bazeilles.

—Dites-moi du moins, madame, quand je devrai revenir....

—Vous le saurez.... je vous écrirai vite, vite..

Très surpris, un peu effaré même d'un aussi bizarre accueil, Michel regardait Marthe. Qu'est-ce que cela signifiait? Que devait-il faire?

Marthe joignit les mains.

C'était tout ce qu'elle pouvait. Il comprit qu'elle lui conseillait de fuir....

Dans le regard de ces deux femmes, de l'angoisse, de l'épouvante..

Alors, il se retira.

Mais, au-dessus, l'officier venait de terminer sa toilette.

Il referma la porte de sa chambre et descendit au premier étage.

On l'entendit qui criait à la vieille cuisinière qui tout à l'heure était venue lui ouvrir et avait fêté son arrivée imprévue par des exclamations joyeuses:

—Rosalie! Rosalie! Etes-vous sourde, Rosalie?

D'en bas, monta une voix de femme, avec l'accent trainard particulier au pays des Ardennes.

—Non, monsieur Georges, je ne suis pas plus sourde que vous, pas vrai?.... Dirait-on pas?... Qu'est-ce que vous voulez?

—J'ai laissé ma cantine à la gare de Bazeilles.......

—C'est bon, c'est bon, je l'enverrai quérir.... Dirait-on pas?

Il était trop tard

Si Michel sortait du salon, il se rencontrerait avec l'officier.

La grand'mère et l'enfant échangèrent un regard qui disait l'affolement de leur âme, leur détresse.

Mme Lavidry eut à peine le temps de dire:

—Pas un mot, monsieur, pas un mot qui fasse comprendre à ce père.... la faute de sa fille....

Elle ne put achever...... en dire davantage.

Le capitaine Lavidry entrait, souriant, heureux.

En apercevant Michel Mornas, il s'arrêtait surpris.

Ne le reconnaissant pas, tout d'abord, il salua machinalement et attendit qu'on lui présentât l'inconnu et qu'on lui expliquât le but de sa visite.

Michel avait répondu avec politesse, puis ayant salué Marthe et Mme Lavidry, il se dirigea vers la porte.

Ce mouvement le mit en pleine lumière en éclairant son visage et l'officier tressaillit.

—M. Michel Mornas!!

Le jeune homme s'arrêta et attendit.

Les deux femmes, dans le même geste d'effroi, se rapprochèrent, s'étreignirent les mains, serrées l'une contre l'autre, comme pour mieux supporter quelque nouvelle et menaçante douleur.

Michel ainsi interpellé attendait, le chapeau à la main, le buste légèrement incliné, ses yeux, francs et doux, sans crainte, mais sans bravade, fixés sur le regard impérieux et dur de l'officier....

—Vous êtes, monsieur, dit l'officier, la dernière personne que je me fusse attendu à rencontrer chez moi....

Il y avait, dans ces paroles, une attaque si directe, une insulte si évidente, que Michel, un moment déconcerté, crut avoir mal compris.

—Monsieur, continua Lavidry, je vous connais peu, ne vous ayant rencontré qu'à de longs intervalles, à Sedan.... mais vous ressemblez si parfaitement à votre père que je ne pourrais m'y tromper. Pour ceux qui ont connu et vu à l'œuvre Sébastien Mornas, le doute n'est pas permis.

—Monsieur, dit Michel, effaré, expliquez-moi....

—Je n'ai rien à vous expliquer. Seulement j'ai le droit de vous demander ce que vous venez faire chez moi......

—Soit, je vais vous le dire......

Il vit de l'anxiété chez Mme Lavidry et chez la jeune fille.

Il les tranquillisa d'un signe.

Et d'un ton bref et résolu:

—Voici le but de ma visite. J'ignorais votre arrivée et si je l'avais connue, j'aurais retardé cette visite de quelques jours. Je l'aurais faite quand même. Le hasard presse le cours des événements. Peut-être est-ce un bien. Monsieur Lavidry, je suis très riche, vous le savez sans doute?

—Je le sais, dit l'officier, et je sais également comment Sébastien Mornas a gagné sa fortune.

Michel pâlit et il eut dans ses yeux une terrible colère.

Il garda un moment le silence, faisant un visible effort pour reconquérir son sang froid.

Et quand il se sentit plus calme et maître de lui, il reprit,—mais sa voix était sourde et altérée:

—Quoique très riche, je ne suis point inoccupé. Ma fabrique de drap est la plus importante, non seulement de Sedan, mais de toute la contrée. Et c'est moi qui l'ai créée. Elle est mon œuvre. Je ne suis donc pas un inutile. Et en vous le faisant remarquer, je vais au devant d'un reproche que vous pourriez m'adresser. Vous savez sans doute également que ma fabrique n'est pas loin d'ici, que ma maison est voisine à la vôtre... Quelques prairies la séparent .... J'ai eu souvent l'occasion de rencontrer Mlle Lavidry.... J'ai été frappé de sa grâce, de sa beauté.... Enfin, monsieur, que vous dirais-je et ne comprenez vous pas ce que je suis venu vous demander?

—Non, monsieur, dit l'officier, glacé, je vous l'avoue, je ne comprends pas encore....

—Eh bien, monsieur, j'aime votre fille du plus profond de mon âme.... Je l'aime depuis deux ans déjà....

—Et vous vous êtes dit qu'elle serait votre femme?

—Je n'aurais pas de plus grand bonheur.... Et je vous en supplie, monsieur, malgré je ne sais quelle aversion pour moi que j'ai remarquée dans vos paroles, aversion inexpliquée, incompréhensible et que je ne mérite point, je vous en supplie, ne me la refusez pas.

Marthe, dans les bras de la grand'mère, fermant les yeux, attendait l'arrêt qui allait tomber des lèvres paternelles: arrêt de mort ou peut-être espérance suprême de la vie.

L'officier s'était rapproché de sa mère et de sa fille.

—Voilà donc pourquoi vous étiez si troublées tout à l'heure.

Et prenant la main de Marthe, la détachant de la grand'mère:

—Marthe!...... Viens!......

Passivement, la tête baissée, Marthe obéit.

—Tu connaissais la démarche de M. Mornas?

—Oui, mon père.

—Tu l'approuvais?

—Oui.

—Ainsi, tu l'aimes?

Elle appuya ses deux mains sur son cœur bouleversé dont les soubresauts lui faisaient mal et les yeux dans ceux de Michel:

—Je l'aime, mon père...... Et je l'aimerai toute ma vie......

Les traits du capitaine Lavidry accusèrent une souffrance aiguë. En même temps, s'adressant à la vieille dame, il disait:

—Mère, mère, est-ce ainsi que vous me la rendez!......

La pauvre femme n'osait regarder son fils!....

Ah! s'il avait su! Quelle effroyable douleur! Et que de reproches!!

—Monsieur, dit l'officier au jeune homme,—sa voix était méprisante et dure,—je ne vous répondrai pas, comme cela se fait toujours en pareil cas, que votre demande m'honore et que je vais y réfléchir. Je serai plus net et plus franc. Jamais ma fille ne sera votre femme.

—Monsieur Lavidry!

—Jamais.

—Mon père, dit Marthe.... je mourrai si tu refuses......

Il répliqua, les traits contractés:

—Tu mourras donc, mon enfant, car je refuserai toujours....

—Oh! père, tu ne m'aimes pas.... tu ne m'as jamais aimée.... Je ne suis, je n'ai jamais été qu'une étrangère pour toi....

La grand'mère vit les yeux de son fils, à ce reproche, se remplir de larmes.

—Mon enfant! mon enfant! Laisse-toi fléchir....

—Et c'est toi, mère, toi qui implores fit-il.

—Oui, Georges, moi.... Les enfants ne peuvent porter le châtiment de la faute des pères....

—Inutile d'insister. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit.

Et se tournant vers Michel;

—Monsieur, vos affaires nécessitent sans doute votre présence hors de chez moi.... Je ne vous retiens plus.

Mais le jeune homme ne bougea pas. L'officier, surpris, ajoutait:

—J'ai l'honneur de vous saluer.

Michel ne fit pas un mouvement.

Et très calme en apparence, il dit, avec lenteur, pour mieux s'observer:

—Monsieur Lavidry, je n'ai pas relevé au passage, depuis que je suis devant vous, quelques allusions insultantes pour moi... Je vous prie de vouloir bien me les expliquer.... immédiatement.... et je vous en demande pardon, Marthe, mais il faut que cette explication ait lieu devant vous....

—Les allusions ne vous atteignaient pas directement, monsieur.

—Elles atteignaient mon père mort. Je ne puis laisser insulter sa mémoire. Parlez donc, monsieur.... Car si vous vous taisez....

—Si je me tais?

—J'aurai le droit de vous dire que tous les calomniateurs sont des lâches.

Lavidry sourit.

—Asseyez vous, monsieur.... je vais parler,....

Michel resta debout. La grand'mère, tremblante, avait penché la tête de Marthe sous ses lèvres et couvrait le front de sont enfant de baisers fiévreux donnés presque machinalement, comme sans y penser. Et elle répétait très bas, très bas. voyant tout perdu;

—Ma pauvre Marthe! ma pauvre fille!

Alors l'officier, froidement;

—Votre père et le mien étaient associés et dirigeaient ensemble, à Paris, il y a vingt ou trente ans une banque importante, universellement estimée, dont les affaires faites au grand jour et avec la plus scrupuleuse probité étaient très prospères. Ils étaient unis par une étroite amitié. Du moins, mon père aimait beaucoup le vôtre et dans la loyauté de son âme, il se croyait payé de retour. Votre père était pauvre, ne possédant presque rien. Le mien était riche et une partie de sa fortune formait l'apport de votre père dans cette association.

Il se tourna vers Mme Lavidry.

—Est-ce vrai, mère?

—C'est vrai, mon fils.

—Comment se fit-il qu'au bout de quelques années, brusquement, sans que rien fit présager une pareille catastrophe, la banque sombra, et que les actions tombèrent à des prix dérisoires? Mon père ruiné sans savoir comment, sacrifia sa fortune tout entière pour désintéresser jusqu'au dernier de ses créanciers. Puis se croyant perdu, dans un accès de fièvre chaude et sans réfléchir que son honneur,—celui de sa femme, celui de son fils,—sortait intact de ce bouleversement, il se fit sauter la cervelle. Car tout cela est vrai, n'est-ce pas, mère?

—Tout cela est vrai, mon fils, dit la grand'mère faiblement, toujours les lèvres au front de Marthe.

—Ce fut quand le malheur devint ainsi irréparable que nous en avons découvert les causes. Ecoutez, monsieur Mornas, ceci vous regarde plus particulièrement.—Ma mère,—elle me démentira si je dis pas la vérité,—ma mère en deuil avait à cœur de pénétrer le mystère de cette ruine inexpliquée. Et voici ce qu'elle apprit, ce dont elle eut alors, et ce dont nous avons toujours, depuis, gardé les intéressantes preuves..

—Des preuves! murmura Michel Mornas, comme s'il venait de comprendre seulement dans quel abîme il roulait.

Et son regard, navré, alla droit à Marthe, blême et silencieuse, le terrible désespoir de cette situation sans issue.

L'officier poursuivit:

—A tous les clients de la Banque, dont il lui était facile de se procurer la liste,—qui pouvait se douter que cet homme, ami de mon père, et comblé par lui de bienfaits, préméditait contre lui une lâcheté abominable?—à tous les clients, dis-je, Sébastien Mornas avait commis l'infamie de faire envoyer, sous le couvert d'une agence véreuse coutumière de ces sortes de crimes, une circulaire autographiée. Dans cette circulaire, il représentait les opérations de la maison sous les couleurs les plus pessimistes. En même temps une campagne commençait dans certaines feuilles financières toujours prêtes à se vendre. Ce fut une panique.

Les clients, dans le premier affolement, jetèrent en masse leurs titres sur le marché, amenant ainsi l'effondrement des cours. Eh bien, monsieur, les titres furent rachetés en dessous main par Sébastien Mornas lui-même qui se trouva bientôt à la tête de l'affaire. La calomnie passa. La banque montra victorieusement l'injustice odieuse de ces attaques......mais trop tard......mon père était mort......

Et d'une voix vibrante:

—Ai je dit la vérité, mère?

—Toute la vérité, mon fils.

—La mort de mon père ne fut donc pas un suicide, mais un assassinat...... Et l'assassin fut votre père......

—Monsieur! fit Michel sourdement.

—J'ai dit: l'assassin!! Il n'y a point d'autre mot pour exprimer quel fut son crime.

—Des preuves, monsieur......Vous avez dit que vous possédiez des preuves!!

—C'est vrai.

—Montrez......je les veux......il me les faut......car si vous avez menti....

Plus doucement, presque avec pitié, l'officier répliqua:

—Au besoin, ma parole devrait vous suffire....

—Non, non, ces preuves, je veux ces preuves, disait le malheureux.

—A quoi bon?

—Ah! vous hésitez...... Vous avez menti.... menti.... et c'est affreux.

—Songez à votre douleur, si je vous laisse remuer toute cette boue....

—Des preuves! des preuves!

—Soit donc, puisque vous l'exigez....

Et avec un geste douloureux:

—Suivez-moi!

L'officier sortit.

Michel trébuchait, chancelait, pris d'une sorte d'ivresse qui voilait ses yeux, alourdissait son front, amollissait ses jambes, les oreilles bourdonnantes, le cœur torturé......

On entendit les pas des deux hommes dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Mme Lavidry, les yeux noyés de larmes, semblait parcourir, la tête penchée vers la porte laissée ouverte, le pénible calvaire que montait celui qu'aimait sa petite-fille.

Car si le mauvais souvenir de Sébastien Mornas subsistait en elle, sa pitié pour le fils innocent et loyal n'en était pas moins grande et s'augmentait, en ce moment, du désespoir où elle voyait Marthe.

Les deux femmes restèrent tout d'abord silencieuses.

Rien. Pas un mot. Elles écoutaient.

En haut, une porte s'ouvrit: celle de la chambre de l'officier. Il y eut une secousse qui ébranla un meuble-secrétaire, scellé à la muraille. Puis un froissement de papiers.

Puis, la voix de Lavidry, très douce maintenant:

—Lisez monsieur.... Mais auparavant laissez-moi vous dire que jamais vous n'auriez connu ce secret, s'il ne s'était agi de l'honneur de ma fille......

Lisez.

En haut, maintenant, un silence profond.

Alors, la grand'mère, par phrases entrecoupées, suivit, pour ainsi dire, la scène poignante que ni l'une ni l'autre ne pouvaient voir et dont elle reconstituait ainsi toutes les phases:

—Oui, oui, Georges ne pouvait agir autrement.... Les preuves sont dans le secrétaire.... Georges vient de les y prendre.... Il les donne à Michel...... C'est un dossier complet...... rempli de documents qui accablent la mémoire de Sébastien Mornas.... Michel les lit.... Oh! il n'aura pas besoin de les parcourir tous!. Chacune de ces pièces lui prouvera l'infamie et la trahison paternelles.... Des complices ont parlé......

Le misérable les avait achetés.. Moi, je les ai payés plus cher..... Il ont tout dit.... Et voilà comment j'ai su... Ton père a raison.... Ce fut un assassinat, un vrai..... Il n'y a pas d'autre nom....

—Grand'mère, qu'allons nous devenir?

—Oui, c'est un malheur, un grand malheur.... Si Georges apprenait ta faute, il te maudirait, il te chasserait.... On ne les entend plus.... Si, pourtant, des feuilles que l'on froisse.... comme sous des doigts qui se crispent.... Pauvre garçon!

—Mère, s'il te fait pitié, tu nous sauveras......

—Ton père ne pardonnerait pas.... Plus rien, plus même de papiers froissés.... Et pas un mot... Ils se taisent.. Pourquoi?

Elle prêta l'oreille, plus attentivement. Tout à coup:

—Ce bruit! Qu'est-ce? Comprends-tu, Marthe?

Marthe, aussi, essayait d'entendre.

Et soudain, avec un cri déchirant:

—Des sanglots! des sanglots, de lui, de Michel que j'aime!

Et, en effet, des sanglots lamentables, de ces pourts halètements suffoqués, comme en ont les enfants et qui, chez un homme, trahissent un inexprimable deuil, quelque blessure mortelle. Oui, Michel sanglotait. C'était trop. Il n'avait pu pousser jusqu'au bout de l'atroce besogne. L'infamie de son père éclatait à chaque pas dans cette enquête!...... Ah! s'il avait pu douter, seulement! Impossible! et il restait sans force, abattu par cette révélation, lui dont la jeunesse avait été sans reproche, écrasé par la honte qui sortait, spectre sinistre accusateur, de la tombe de son père!

Les deux femmes entendirent très bien qu'il disait:

—Pardon, monsieur, pardon!

Elles distinguèrent aussi le bruit sourd d'un choc sur le parquet.

Et Marthe, mourante:

—A genoux! Il est à genoux, grand'mère!

Et elle-même tombait suppliante.

—Sauve nous, grand'mère, sauve-nous!

La voix grave de l'officier arriva jusqu'à elle:

—Relevez vous, monsieur.. Je n'ai rien à vous pardonner. Vous n'êtes pas coupable et je ne vous accuse pas.. Je vous plains, même, de tout mon cœur.. Mais j'ai voulu vous montrer que vous ne pouvez être mon fils, le mari de ma fille.... Et je vous ai convaincu, n'est-ce pas?

De Michel point de réponse.

Son angoisse devait être atroce.

Des pas trébuchants firent craquer l'escalier.

Le jeune homme apparut, si pâle, si défait, si changé!

En passant devant le salon, il vit les deux femmes debout, enlacées de nouveau et Marthe dont les yeux hagards exprimaient une terreur folle.

Il appuya les mains sur son front, avec un geste singulier, sans doute signifiant qu'il sentait, lui aussi, sa raison s'en aller.

Et très bas, il dit, parlant comme il avait entendu déjà Marthe elle-même parler, employant les mêmes mots de tendresse et de fils soumis:

—Mère! Sauvez-la! Sauvez nous!

Et il s'enfuit, éperdu, comme un voleur.

Quelques minutes après, l'officier se retrouvait auprès de Marthe.

—Je te demande pardon de la peine que je t'ai faite, mon enfant. Mais tu oublieras. Ne perds pas courage. Aie confiance dans ton père, dans ta grand'mère, car elle ignorait cet amour, ta grand'mère.... Sans cela elle t'aurait mise en garde contre toi-même.... Et tu ne pleurerais pas aujourd'hui.

—Non, mon père, je n'oublierai jamais.

Elle passa lentement devant l'officier, et jetant les bras autour du cou de Mme Lavidry elle murmura:

—Tu vois bien qu'il ne me reste plus qu'à mourir!

La pauvre femme fut agitée d'un tremblement nerveux.

—Méchante enfant! Cruelle et ingrate, dit-elle,

Marthe sortit.

Le capitaine restait triste et pensif. Il était arrivé tout à l'heure si animé, si joyeux, dans la hâte de revoir les deux créatures qu'il adorait et de se délasser un peu au milieu des paysages de la campagne où il était né! Et voilà qu'il trouvait tout d'un coup son bonheur bouleversé.

Il secoua la tête, pour chasser une pensée importune:

—Elle oubliera! Il le faudra bien. Elle est si jeune!

—Non, Georges, je crois qu'elle aime vraiment.... et fort....

—Alors, tant pis, elle sera malheureuse....

La grand'mère soupira. Un instant elle voulut tout dire. Elle voulut s'accuser pour disculper l'enfant. Elle voulut faire comprendre à l'officier qu'il ne lui était plus permis de refuser et que ce mariage était désormais nécessaire pour empêcher le déshonneur public de sa fille.

Mais elle manqua de courage ce jour-là.

—Demain, pensa-t elle, demain je lui dirai tout!

Mais le lendemain et les jours suivants elle restait sans forces, devant la terrible révélation à faire. Il n'avait plus été question de Michel. On ne l'avait point revu. Marthe, seulement, avait les yeux rougis. Mais elle ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé. Toutefois comme l'officier désirait à plusieurs reprises qu'elle l'accompagnât dans les promenades qu'il faisait aux environs, elle refusa chaque fois, prétextant qu'elle était malade et fatiguée, ce que ne démentait pas son visage.

Le père, navré, se disait:

—J'ai perdu le cœur de ma fille!

Mais sa résolution restait inébranlable.

Que de fois elle avait pris son courage à deux mains, la pauvre grand'mère. Toujours au bord de l'aveu, elle s'était arrêtée, elle avait reculé, terrifiée.

Elle avait essayé, un jour:

—Mon fils, j'ai quelque chose à te dire....

Elle l'avait emmené chez elle. Elle s'était enfermée avec lui. Ah! comme elle tremblait!! Elle s'était assise tout près, tout près du fils qui la regardait avec tendresse. Elle avait voulu commencer!... Mais elle n'avait pas pu.... Et pour expliquer ce mystérieux entretien elle avait inventé quelque mensonge.... Et quand il la quitta, elle n'avait rien dit!!

Les jours s'écoulaient.

Marthe comprenait bien l'épouvante de la grand'mère et n'osait plus l'interroger.

Enfin, le congé de l'officier arrivait à sa dernière semaine.

—Mère, fit Marthe, ce sera moi qui lui dirai tout!!

—Oui, mon enfant, et je serai là du moins pour te défendre.

—Demain, veux-tu? Dans la matinée?....

—Demain, oui. Et que Dieu veille sur nous!!

Le lendemain se leva, radieux, éclairé par un étouffant soleil de juillet. De bonne heure, l'officier était sorti pour faire sa promenade habituelle le long de la Meuse. Vers dix heures, il rentra. Une nombreuse correspondance l'attendait. Des journaux, des lettres, une dépêche. Il vint au salon, alluma un cigare et il se mit en devoir de prendre connaissance de ce courrier lorsque Marthe et Mme Lavidry entrèrent, pâles et tremblantes.

Leur résolution était prise. Elles iraient jusqu'au bout.

Elles vinrent à lui sans qu'il les entendît. Il tenait à la main un télégramme ouvert qui semblait le préoccuper singulièrement. Marthe s'agenouilla à ses pieds sans qu'il la remarquât.

Et elle commença demi-morte de honte et d'épouvante:

—Père, mon père chéri....

Alors, il l'aperçut. Il aperçut aussi la grand'mère qui se tenait debout les mains jointes, dans une attitude suppliante.

Il se mit à rire avec une bonté attendrie:

—Ah! je comprends.... vous savez la nouvelle!....

Et comme les deux femmes se regardaient interdites:

—La France vient de déclarer la guerre à la Prusse. Voici une dépêche qui me rappelle en toute hâte à mon régiment. Je pars dans une heure. Surtout pas de larmes, chéries. La fille et la mère d'un officier ne doivent point pleurer lorsque la guerre éclate.

Cette révélation tombait sur elles comme la foudre.

Impossible de lui faire, maintenant, l'aveu de leur honte. Elles venaient d'avoir, en même temps la même crainte:

—Qu'il apprenne la faute de sa fille, et il traînera, dans les misères et les dangers d'une guerre incertaine, le deuil de son honneur, le deuil de son affection paternelle. Il n'y survivra pas et il cherchera, au-devant des balles et par des témérités folles, la mort qui fait tout oublier!

Le soldat qui allait faire son devoir et servir sa patrie, avait besoin de partir l'âme gaie, en laissant pas derrière lui le souci de l'opprobre qui menaçait son nom!

La guerre terminée, il serait temps de tout lui dire. Du reste, l'enfant serait là, vivante image de la faute et criant le déshonneur.

Elles se turent.

Dans sa hâte fiévreuse, l'officier fit ses préparatifs. Et il était parti, le train avait disparu, les femmes étaient entrées dans la maison déserte, et tout cela s'était accompli si rapidement qu'elles se croyaient le jouet d'un rêve.

II.

Six semaines après, le 30 août 1870.

Il fait nuit et, dans le salon, Marthe et Mme Lavidry se tiennent, silencieuses, essayant de travailler et n'y parvenant pas. L'ouvrage tombe de leurs mains alourdies. Leur cœur se gonfle. Et dans les regards qu'elles échangent il y a de l'inquiétude et un vague effroi.

La nuit est d'un calme lourd et très chaude.

Les fenêtres sont ouvertes et dans le silence on entend très bien le clapotis monotone et doux des eaux de la Meuse.

Marthe est étendue sur une chaise longue.

Devant elle, sous ses yeux, une des portes du salon est grande ouverte, laissant voir une chambre bleue, éclairée par une veilleuse, asile de paix où dort un ange.

Dans le fond du berceau bleu, l'ange repose, pendant qu'autour, au-dessus de lui, flotte le redoutable mystère de l'inconnu.

Marthe a voulu l'appeler Robert et il a trois semaines.

C'est de ce côté-là qu'elle regarde bien souvent, la jeune mère, et quand elle se lève, c'est pour aller soulever d'une main discrète les rideaux de dentelles et contempler, pendant une seconde, cette pauvre et chétive créature dont la vie a déjà coûté tant de larmes et tant d'angoisses.

Deux fois, depuis six semaines, elles avaient reçu des lettres de Lavidry.

Elles avaient dévoré ces lettres; il avait assisté aux meurtrières batailles qui furent les premiers de nos désastres et il en était sorti sans blessures. Il parlait beaucoup de Marthe dans ces lettres. La pensée de la fille chérie, malheureuse, le suivait, cela était visible, dans les longues et douloureuses étapes de cette guerre. Dans la dernière de ses lettres, il avait appris aux deux femmes qu'il venait d'être dirigé, avec le 34e de ligne, sur Châlons, où Mac-Mahon reformait son armée pour reprendre l'offensive.

Depuis, plus de nouvelles.

Michel Mornas, après l'affreuse révélation faite par Lavidry, était tombé malade. Il avait eu le délire, une fièvre intense. On avait craint pour sa raison. Enfin, il s'était remis.

Trop faible encore pour s'engager et faire son devoir, il avait voulu, du moins, servir son pays dans la mesure de ses forces et sachant que l'armée française se dirigeait sur Sedan, il était parti la veille avec quelques ouvriers dévoués de sa fabrique pour faire sauter un pont de la Meuse laissé debout derrière les troupes.

Il n'était pas encore de retour.

Cette nuit était lugubre. Elle semblait peuplée de fantômes invisibles, nombreux à l'infini, emplissant la campagne la veille encore déserte, couvrant les collines, se déroulant dans les vallées s'étendant le long des rives de la Meuse.

Et dans les ombres tragiques qui flottaient sur Bazeilles et Sedan montaient des bruits confus et énormes, le piétinement des armées en marche, la cadence des sabots des chevaux, le roulement des voitures, des caissons et des canons.

Et tout cela coulait vers la Meuse en un torrent noir d'où pas un cri ne partait.

Pendant toute la journée, on avait entendu le canon dans le lointain, vers Beaumont, et dans la soirée avait commencé le défilé des vaincus que poursuivaient les cavaliers prussiens; toutes les troupes confondues, tous les corps mêlés dans la retraite fatale qui aboutissait à la Meuse. Harassés, mourants de faim, les uniformes en loques. Il s'étaient bien battus, pourtant.

Des caissons passaient sur le pont de Bazeilles sans leurs canons; des canons roulaient dont les caissons avaient sauté sous les obus ennemis. Des cavaliers, lourdement bottés, s'en venaient péniblement sous leurs grands manteaux, le cheval baissant la tête et trébuchant à chaque pas. Des fantassins, quelques-uns sans armes, montaient des chevaux dont beaucoup n'avaient même plus leur selle. Et tout cela dévalait vers Sedan, poussé par la fatalité, pendant qu'à l'église de Bazeilles retentissait le tocsin.

—C'est l'armée de Mac-Mahon, dit Marthe à Mme Lavidry.... Peut-être, si Dieu le permet, allons-nous revoir ton père, puisqu'il nous a écrit que son régiment fait partie de cette armée.... Quelle horrible chose! Mère, est-ce que l'on va se battre autour de nous?

La grand'mère ne répondit pas.

Et Marthe, penchée sur le berceau, disait au petit:

—Je ne te quitterai pas.... Je te protégerai de mon corps.... Si tu meurs, je mourrai....

Il y avait deux jours qu'elles ne se couchaient pas.

De temps en temps, Marthe allait s'appuyer à l'une des fenêtres.

Elle essayait de voir, dans les profondeurs sombres. Mais la nuit était intense. Seulement le sourd grondement du flot humain ne cessait pas. Parfois un éclat sec brisait le silence: un coup de fusil dans le lointain, vers la Marfée et Wadelincourt.

L'aube retrouva les deux femmes, fiévreuses, sans sommeil. Marthe dit:

—Si mon père est auprès de nous, il viendra.

—Oui, dit la grand'mère, hochant la tête......Il fera tout son possible pour nous embrasser......

—Alors, mère.. il le verra? dit Marthe, montrant le berceau.

—Nous ne pouvons empêcher cela, dit la vieille dame, résignée.

Marthe, tout à coup, se pencha dans le jardin.

—On vient d'ouvrir la porte du clos.. quelqu'un est entré......

—Rosalie, sans doute?

—Rosalie dort.

—Quelque soldat épuisé qui demande du secours......

Marthe recula, dans le salon.... Elle avait vu......

—Non, mère, c'est Michel enfin....

Michel entra, les vêtements en désordre, un bandeau autour du front, un bras en écharpe, couvert de sang.

Il souriait, avec cela.

Il se hâta de les rassurer, d'un mot:

—Ne craignez rien. Je suis blessé, très légèrement.... au crâne, une écorchure. Et le bras cassé en deux endroits. Rien.

Marthe le considérait effarée, les jambes chancelantes.

Il lui tendit la main, la serra contre son cœur, puis il vint embrasser Mme Lavidry.

Brièvement, il raconta:

—En faisant sauter une arche du pont, j'ai été frappé à la tête et au coude par une pierre retombante. Un chirurgien m'a pansé. Ça va bien, très bien. Mais j'ai très soif.

Marthe courut lui chercher à boire.

Quand elle revint, elle trouva Michel, penché sur le berceau, et qui pleurait, sans que la grand'mère le vit.

—Michel! Michel! Qu'avez-vous?

—J'ai peur pour vous.... pour cet enfant.... pour toi....

Elle aussi était assaillie de sinistres pressentiments.

Elle ne répondit pas.

L'enfant dormait.

Le craquement sec, saccadé, d'une mitrailleuse sembla trouer le silence du crépuscule.

—Marthe, dit le blessé à voix basse, le 34e est auprès de nous....

—Le régiment de mon père! Michel ne me quitte pas!

—Non. Je resterai. Je veillerai sur vous, sur lui....

Et il effleura, d'un baiser léger, le front rose du petit.

Une brume flottait sur la Meuse. Bientôt elle s'épandit dans les prairies, monta, s'accrocha aux flancs des coteaux noya la campagne tout entière. Rien ne fut plus visible, mais toujours, ainsi que pendant la nuit, l'incessant et formidable bruit qui tombait de tous les points de l'horizon.

Michel souffrait beaucoup. Il cachait sa souffrance.

Vers huit heures, la brume se dissipa, se dispersa en flocons que le vent balaya bientôt comme une fumée légère.

Et ce fut un signal, car dans les prairies, dans les jardins bordant la Meuse, éclata tout à coup le crépitement de la fusillade. Toutes les haies, tous les enclos cachaient des soldats.

Sur les hauteurs de Noyen et de la Marfée, des masses noires s'avançaient, coulaient lentement, s'étendaient sur le passage verdoyant comme une lèpre énorme.

Des éclairs partirent de là, rougeâtres, et l'on vit des flocons de fumée très blanche monter dans le ciel.

En même temps, presque, des obus tombaient dans Bazeilles.

Les Prussiens essayaient de forcer le passage.

—Marthe, dit Michel, rester ici serait vous exposer inutilement. Bien que la maison soit isolée, elle sera atteinte par les projectiles ennemis. Du reste, il n'est pas possible qu'elle ne soit pas occupée tout à l'heure par un détachement français, de même que ma fabrique. Descendez dans la cave, avec Mme Lavidry, avec l'enfant.... Moi, je veillerai, à la grâce de Dieu.

Mais les deux femmes refusèrent.

—Plus tard, dit Marthe, rien ne presse.

Michel descendit pourtant le berceau à la cave, boucha solidement le soupirail. Rosalie s'installa auprès du petit, en prières.

Un bataillon longea les prés et s'installa dans les cultures, en arrière, les hommes s'abritant de leur mieux, dans les fossés, derrière les pans de clôtures effondrées, derrière des arbres.

Une grêle de balles sur la maison. Elle en fut enveloppée comme par un essaim gigantesque de guêpes. Plusieurs entrèrent par les fenêtres, trouèrent les murs opposés, brisèrent les glaces. Un obus éclata dans le jardin.

Michel voulut entraîner les deux femmes.

Soudain, Marthe, calme, dit à sa grand'mère:

Regarde!

Les petits soldats de la ligne couraient en pelotons, jusqu'aux dernières haies des prairies de la Meuse.

Là, ils se couchaient et tiraient.

Les officiers, derrière eux, tranquilles, appuyés sur leurs cannes, donnaient des ordres, debout.

Ils n'étaient pas à plus deux cents mètres de la maison.

—Regarde! disait Marthe. C'est lui.

Un officier, comme dédaignant la bataille, venait de tourner le dos et, braquant sa jumelle vers la maison blanche, obstinément l'examinait.

Marthe et la grand'mère, bouleversées, voulaient douter encore.

—Tu te trompes, Marthe, tu te trompes....

—Michel, le vois-tu, le reconnais-tu? dit Marthe.

—C'est lui, dit Michel très pâle et dont la voix était tremblante.

A cet instant l'officier s'aperçut qu'on le regardait. Il tira son mouchoir et l'agita au dessus de sa tête.

—Mon fils! murmura Mme Lavidry.

—Mon père! fit Marthe.

Tout à coup, une balle frappa le mouchoir et l'enleva des doigts de l'officier, le faisant tourbillonner comme une plume. Il avait servi de but à l'ennemi.

L'officier se baissa, le ramassa, le plia soigneusement et le remit dans la poche de sa capote.

Puis il envoya un baiser vers les fenêtres de la maison blanche, un baiser où passa tout son cœur.

Et, faisant demi-tour, il reprit sa place de bataille.

Des masses de cavalerie prussienne débouchaient en ce moment dans la plaine, par la route de Mouzon; des hussards rouges, la poitrine couverte de brandebourgs blancs, coiffés de colbacks énormes; des hussards noirs, avec une tête de mort et des ossements d'argent entre-croisés sur leur bonnet d'astrakan; des dragons bleus, avec l'aigle d'or sur le casque de cuir; des uhlans, dont le vent faisait voleter les flammes des lances; des cuirassiers blancs, dont le casque d'acier étincelait au soleil.

Toute cette masse descend vers le pont du chemin de fer, en avant de Bazeilles, qui n'a pas été coupé.

La fusillade est intense.

La maison est éventrée par un obus, qui heureusement n'éclate pas. En même temps, les murs à l'extérieur s'effritent sous les balles et une poussière de plâtre, incessamment renouvelée, s'étend sous les fenêtres jusqu'au toit.

Michel descendit à la cave pour voir ce qui s'y passait.

Il remonta.

—L'enfant dort! Rosalie n'a pas trop peur.... Du reste, là où elle est, rien à craindre, à moins que le feu ne prenne à la maison.... Mais nous aurions le temps de les sauver.

L'enfant dormait, souriant, ses tout petits poings ridés, aux ongles menus et roses, sur le drap brodé de son berceau!

La haine des peuples allait s'amonceler, hurlante, autour de lui; la mort allait faire son œuvre et les cadavres s'entasser et les blessés gémir, des hommes s'entre-déchirer [illegible] qu'il était redoutable comme ce qu'il représentait: L'AVENIR!!

Michel était brave. Il n'avait pas peur....

Mais ces deux femmes? Celle-ci, encore presque une enfant? Cette autre, vieille et si faible?

C'était une imprudence inutile.

Elles ne voulurent rien entendre. Elles s'étaient gardées seulement des fenêtres où la mort, en sifflant, entrait à toutes minutes. Toutefois, la présence de l'officier, là-bas, devant la Meuse, les appelait à la fenêtre, à chaque instant, pour s'assurer qu'il était toujours debout, défiant les balles.

Elles constatèrent tout à coup que les prairies étaient désertes. Les soldats opéraient, par les jardins, un mouvement de retraite. Et le vert foncé des prés voisins de la rivière était émaillé maintenant de sinistres fleurs rouges et bleues: cadavres de soldats que la mort avait choisis.

—Mon père, peut-être, mon père? murmura Marthe.

—Non, non, dit la grand'mère, comme cela, sous nos yeux, ce serait affreux!

Il y eut, pendant quelques secondes, un calme relatif.

Marthe se leva.

—Je vais descendre jusqu'à la Meuse, et s'il y a des blessés, je les ferai transporter dans notre maison......

—Oui, mon enfant, va, va...... Michel accompagnez-la...... Elle fait son devoir de femme...... Son devoir de charité!.....

Mais Michel, la main crispée sur sa poitrine, le front blême, et je ne sais quel intense désespoir dans les yeux:

—Attendez! attendez!... Maintenant, ce serait impossible......

Et comme les femmes ne comprenaient pas:

—Ecoutez......

Sur la route, derrière la maison blanche, de lourds pas cadencés s'approchaient et tout à coup la maison, le jardin, les communs se trouvèrent envahis par une troupe de petits hommes courts, barbus, vêtus d'une tunique vert sombre, la poitrine traversée par le manteau en sautoir, coiffés d'une casque à chenille: des chasseurs bavarois....

L'ennemi! C'était l'ennemi!.... Et un rude jargon.... des mots qu'elles ne comprenaient pas.... Des faces bestiales.... Des yeux bleus féroces.... animés par la bataille.... des fronts luisants.... des barbes jaunes engluées de sueur.... L'ennemi!.... C'était l'ennemi!....

Comme une meute de chiens hurlants, ils emplirent le chalet paisible, chassèrent les femmes à coups de crosse, et bousculèrent Michel dans l'escalier.

Le jeune homme tombe, roula, resta évanoui.

Au rez-de-chaussée, au premier, au second, sous les toits, à coups de pic, on éventrait la jolie maison blanche.

Et par les meurtrières sortaient les longs canons des fusils à aiguille qui tiraient sur nos soldats.

Marthe et la grand'mère avaient gagné la cave.

Quelques minutes après, Michel, blême de rage, les rejoignait.

L'enfant dormait toujours, souriant aux anges, pendant qu'au dessus, la maison tremblait sous la fusillade.

Cela dure une heure.... puis, plus rien.... Une fois de plus, le chalet se trouve en dehors de la lutte.... les Bavarois sont dans Bazeilles.

Dans le village, la lutte est terrible; elle se continue jusqu'à cinq heures; Marthe est remontée dans le salon avec Michel; la grand'mère et Rosalie sont restées auprès du petit. De la maison on aperçoit Bazeilles en enfilade. Le village est en flammes. On se bat dans les rues. Et sans cesse, sur le pont du chemin de fer passent des troupes nouvelles. Dans les prairies, dans les rues, le long de la route, les cadavres touchent les cadavres; dans les jardins et sur les massifs, des cadavres; au bord des fossés, derrière les haies, des cadavres. Dans les flots de la Meuse, des cadavres.

La mêlée est terrible, Et pourtant, ce n'est rien.

Marthe s'est mise en prières. Michel tout à coup, s'élance:

—Marthe, Marthe, nous sommes vainqueurs...... Les Bavarois repassent le pont.... Les Français les refoulent.... Ecoute ces cris, écoute la charge!.... Ecoute.... Non, prie plutôt, prie pour les nôtres....

Il disait vrai. Les Bavarois venaient d'être culbutés à la baïonnette, reculaient, fuyaient, débandés; des masses noires couraient le long de la Meuse. Les régiments qui s'avançaient avaient abandonné le pont, et bondissant par dessus les haies, sortaient de toutes les clôtures, pantalons rouges de la ligne et pantalons gris de l'infanterie de marine.

Et le mot des fuyards et des poursuivants passa devant la maison blanche; de nouveau celle-ci fut envahie, de la cave aux greniers; mais cette fois ce furent les canons des chassepots qui, par les meurtrières, crachèrent la mort sur la masse des casques à chenille, ondulant, pareille à une terrifiante invasion de gigantesque vermine....

L'enfant, sous l'œil plein d'angoisse de la grand'mère, n'avait pas cessé de dormir.

Le présent n'était rien pour lui.

Michel aurait bien voulu se mêler à la bataille. Il avait vu, tout à l'heure, les sarraux de deux ou trois paysans de Bazeilles, dont les maisons flambaient, et qui faisaient le coup de feu avec des chassepots pris à des morts.

Ils étaient, ceux là, sombres et haineux, comme la vengeance qui passe: ils défendaient le foyer domestique. Ils avaient raison. La loi de la guerre les condamne et les exécute. La loi de la guerre est barbare et stupide. Quand deux nations s'entre-déchirent on ne peut établir de degré parmi les haines et quand on s'attaque à la Mère, tous les fils ont le droit sacré de la défendre.

Mais son pauvre bras, brisé, lui interdisait tout effort.

Marthe lui demanda:

—Michel......je ne distingue plus très bien......quels sont les soldats qui se barricadent dans notre maison?...

—De l'infanterie de marine......

—Et ceux du 34e?

—Je n'en vois plus......si pourtant, voilà un lignard......

En effet, parmi les marsouins, au pantalon rouge; le soldat avait perdu sa compagnie; peu lui importait; il venait de sauter la haie du clos et à genoux derrière une brouette abandonnée par le jardinier et qu'il avait renversée, il tirait, calme, sans relâche, visant bien, ayant parfois un sourire, après.

Marthe le regarda. Et chose singulière, elle fut attirée vers lui, sans savoir. Ces traits lui restèrent gravés dans la mémoire. Longtemps après elle y repensa. Il était très jeune, sans barbe, sans même de moustache; un engagé volontaire, sans doute. Il avait perdu son képi, sa musette était teinte de sang, sa baïonnette toute rouge.

La fusillade se ralentissait. Les Bavarois reculaient toujours.

Peu à peu le calme revenait. Les batteries prussiennes, au loin, se taisaient, lasses de jeter leurs bombes à pétrole sur le village dont, déjà, cinquante maisons flambaient.

Bazeilles restait aux Français.

—C'est fini, sans doute, pour aujourd'hui, dit Michel.... La nuit va venir.... Mais demain!

Et il eut un geste désespéré, avec un regard vers les hauteurs, sur la rive opposée, toutes noires d'uniformes ennemis.

Les soldats, mourant de faim et de soif, tombaient de fatigue et de privation, là où finissait la bataille.

Beaucoup n'avaient plus la force de marcher et de se tenir debout, quand la fièvre du combat ne les surexcitait plus.

Dans le jardin, dans la maison, contre tous les murs et dans tous les coins, on en trouvait, maintenant, qui brusquement, sans transition, sans même demander à boire ou à manger, s'étaient endormis.

Contre la haie, la tête dans la brouette, le petit soldat imberbe sommeillait.

Les ambulanciers apportèrent des blessés. Marthe s'empressa autour d'eux, appela Rosalie, se fit aider de Michel.

Il y aurait maintenant quelques heures de tranquillité.

Sans doute la bataille reprendrait le lendemain. Mais toute la nuit, sans le sifflement de ces balles bourdonnantes, sans le sifflement plus aigu des obus; toute la nuit, sans la mort sans cesse suspendue et venant de partout, d'en haut, d'en bas, de tous les points de l'horizon, une semblable nuit, quel repos!

La grand'mère avait pris l'enfant dans ses bras; le petit venait de se réveiller; elle remonta pour le donner à sa mère.

L'enfant pleurait; la mère offrit son sein gonflé; l'enfant se calma.

Près de Marthe, un soldat se mit à rire.

[illegible]

c'est l'espérance!.... Bonne chance, petit....

Il eut un vague sourire et ses yeux restèrent fixes.

Il était mort.

Marthe ne s'en aperçut pas. Elle regardait le bébé, pendu à la vie féconde de ce sein, buvant goulûment, pas seulement distrait par ces bruits insolites des soldats ébranlant le chalet, insensible à ces choses que ses yeux ne pouvaient distinguer encore.

Elle le rendit à la grand'mère, repu, endormi, tout rose, et les joues comme gonflées d'avoir trop bu.

—Il est gris, dit le soldat rieur.

La maison semblait devoir être occupée par un poste permanent. Les blessés avaient été installés au rez-de-chaussée. Marthe ne les quittait pas, ni Michel.

Toutes les fenêtres des deux étages étaient barricadées, en vue de la lutte à soutenir pour le lendemain et, en avant même du clos, en travers de la route, on avait renversé des charrettes, entassé des madriers, du fumier, des débris, à hauteur d'homme.

C'était la première des deux grand'gardes que le commandant de Bazeilles venait de faire établir, l'une pour défendre la route, l'autre pour défendre l'accès des prairies.

La nuit s'étend, très sombre.

Marthe pense à son père. La grand'mère pense aussi à son fils, mais elle n'ose plus parler, interroger, elle a peur.

Marthe, plus brave, questionne un lieutenant de l'artillerie de marine, petit, maigre, bronzé.

—Monsieur, mon père est officier au 34e....

Le lieutenant la regarde avec surprise et intérêt.

—Le 34e est retranché dans Bazeilles, madame....Il a subi beaucoup de pertes....Je comprends vos inquiétudes....

Marthe, frémissante, ajoutait:

—Mon père s'appelle le capitaine Lavidry....

Le lieutenant fit un geste vague, il ne savait pas. Il salua légèrement et monta au second pour surveiller la mise en état de défense du poste qui lui était confié.

Là-bas, dans les rues de Bazeilles en flammes, s'agitaient des ombres fantastiques.

Tout près, de l'autre côté d'un petit bois qui s'étageait le long de la route, non loin de la maison blanche, monta tout à coup dans le ciel une colonne de fumée.

Michel la vit du clos.

Il dit, calme, sans un soupir:

—C'est ma maison et ma fabrique qui brûlent!....

Par ses soins, les soldats mangeaient et buvaient.

—Tout de même, ça remet du cœur au ventre, dirent-ils.

Il leur distribua tout ce qu'il avait d'argent.

Le lieutenant maigre s'approcha et lui serra la main:

—Merci, pour ces braves gens, monsieur....

Et remarquant le bras en écharpe, le bandeau qui ceignait le front:

—Vous êtes blessé?

—Oui, avant-hier, au pont de Remilly....

Le lieutenant resta un moment pensif:

—Monsieur, voulez vous recevoir un bon conseil?

—Parlez, mon lieutenant.

—Vous ne resterez pas ici. Profitez de la nuit pour partir. Allez à Sedan où vous avez sans doute des amis, des parents qui vous recevront.... Et emmenez avec vous les deux dames que je vois si pleines de dévouement auprès de nos blessés....

—Elles refuseront.... elles me l'ont dit....

—Et vous, monsieur?

—Je dois, vous le comprenez, rester auprès d'elles....

—Prenez garde!.... les Allemands, s'ils pénètrent jusqu'ici, et s'ils restent vainqueurs, exerceront de terribles représailles.... Vous êtes blessé.... Ils croiront que vous vous êtes battu.... C'est la mort....

—Je le sais, mon lieutenant.... Je reste....

L'officier le regarda une seconde. En ces heures tragiques, la mort est peu de chose. Il salua et n'insista pas.

Nuit sinistre que celle qui précéda la plus effroyable catastrophe, le désastre le plus grand de notre histoire, si grand, que l'ennemi lui-même le crut irréparable.

Bien que les ténèbres fussent épaisses,—jusqu'à dix heures il n'y eut pas de lune et des nuages se déroulèrent lentement dans le ciel, voilant les étoiles,—Bazeilles incendié envoyait jusqu'à la Maison blanche des lueurs rouges qui semblaient traîner sur du sang.

Les factionnaires étaient échelonnés jusqu'à l'autre poste; à la maison, les soldats dormaient sac au dos et en armes. Le petit lieutenant debout, inaccessible à la fatigue, fumait des cigarettes, toujours, les faisant succéder les unes aux autres, pour chasser peut-être les mauvais souvenirs, quelque pressentiment, quelque désespérance. Le calme fut si grand, pendant une partie de cette nuit-là, qu'on n'eût pas soupçonné deux armées en présence.

Vers dix heures, on entendit, cependant, un remue-ménage mystérieux sur l'autre côté du fleuve, des bruits confus, des coups de marteaux, des roulements de voitures, vers Aillicourt. Et à cette heure-là les nuages se dissipant, la nuit devint plus claire.

Deux officiers supérieurs passèrent sur la route.

Ils allaient seuls, sans escorte, s'enquérir de la cause des bruits qu'on leur avait signalés.

Bientôt ils revinrent, après s'être approchés, à travers les petits bois, jusqu'à la berge même.

C'est l'ennemi qui, à la faveur de la nuit, construit un pont de bateaux.

Bazeilles flambe, torche colossale éclairant notre défaite, pendant que chez les Prussiens il n'y a même pas un feu de bivouac.

Rosalie a jeté deux ou trois matelas dans la cave; Marthe et la grand'mère sont à bout de forces: elles dorment, de chaque côté du berceau; Michel descend tous les quarts d'heure, s'assure qu'elles reposent, qu'elles n'ont besoin de rien, embrasse tendrement son fils et remonte auprès des blessés autour desquels il se multiplie. Son bras le fait horriblement souffrir, mais il paraît insensible à sa propre douleur. Il ne songe pas à lui; il songe aux abandonnés qui sont là.

Tout à coup, sur la route de Bazeilles, des pas cadencés, puis un commandement bref; les pas s'arrêtent.

Et la barricade, le jardin, les haies, la maison, tout s'emplit d'une troupe de soldats de la ligne qui viennent, silencieusement, renforcer la grand'garde.

Michel, assis auprès du sergent blessé, le fait boire doucement.

A l'arrivée des soldats, il se retourne. Dans la salle à manger un officier entre, serre la main du lieutenant et lui communique ses ordres. Une seule bougie éclaire la pièce et par les fenêtres effondrées sous les balles, le vent qui pénètre fait vaciller la lumière. On y voit avec peine.

Du reste, le nouvel arrivant est noir de poussière et de poudre, l'uniforme en loques et bien que les manches de sa capote portent les trois galons d'or du capitaine, il a un képi de soldat.

Il ne le reconnaîtrait pas.

Mais la voix! Cette voix, franche et claire,

—Lui! près de notre enfant!

Il se lève en chancelant, ivre, aveugle.

Le long de l'escalier de la cave obscure, il trébuche et tombe sur son bras blessé, et la douleur atroce ne lui arrache même pas un gémissement; il est tout à son épouvante.

Marthe et la grand'mère s'éveillent en l'entendant. Leur sommeil fiévreux était si léger!

Et il dit, dans un sanglot:

—Marthe! Votre père: En haut, près de nous....

Elles firent un signe de tête silencieux, disant qu'elles comprenaient. On eût juré que cette arrivée ne les surprenait pas. Et de fait elles s'étaient familiarisées avec cette angoisse.

Puisque le capitaine Lavidry était à Bazeilles, il trouverait bien l'occasion de venir jusqu'au chalet, pour embrasser sa mère, pour embrasser sa fille, et le hasard, au besoin, lui fournirait cette occasion; elles étaient sûres de cela.

[illegible]